



## Le transfert

Jacques Lacan

**Leçon II du 30 Novembre 1960**

**Présentée par Angela Jesuino**

**au Collège de l'ALI, le 25 novembre 2024**

*Angela Jesuino* : nous voilà pour la leçon II du séminaire. Je vais commencer par une remarque, si vous ouvrez le séminaire du transfert dans les éditions du Seuil vous allez trouver comme titre ou entête de cette leçon du 23 novembre 1960 ceci « *Décor et personnages* ». Cela peut paraître réducteur en tout cas ça m'a paru réducteur vu l'ampleur de ce que Lacan va mettre au travail dans cette leçon. A moins, à moins qu'on prenne comme décor l'amour grec et pour personnage, deux fonctions, celles de l'amant et de l'aimé. Cette remarque me permet d'indiquer tout de suite le fil que je vais essayer de prendre ici pour vous présenter cette leçon, l'axe central que je vais déplier, tout au moins essayer de déplier.

Je vous préviens tout de suite mais vous avez dû le remarquer que cette leçon a comme difficulté qu'il va amener dans le cœur même de cette leçon des concepts qu'il a développés dans le Séminaire précédent c'est-à-dire *l'Éthique*. Notamment la question de la beauté et de la sublimation.

Alors dans cette leçon, effectivement, Lacan va rentrer dans l'examen du *Banquet* pour montrer l'importance de la scène dans laquelle va prendre place ce que nous avons à dire concernant le transfert comme il l'avait annoncé dans la leçon précédente. Et effectivement par ce qui va être son point d'intérêt dans ce texte, par ce qu'il va dégager comme articulation entre l'amour, le savoir, le désir, la beauté, il va beaucoup plus loin que simplement planter le décor comme on dit.

Par ailleurs, cette leçon fourmille d'indications précieuses sur la clinique y compris sur la clinique contemporaine, ne serait-ce que dans ce qu'on peut y trouver comme contrepoint en ce qui concerne l'amour, l'homosexualité, la perversion ou encore la question de la position des femmes.

Mais je vais laisser cela de côté pour l'instant pour essayer de tirer le fil de la leçon par rapport au transfert. J'ai été frappée au début de la leçon, je sais pas comment vous avez vu vous-même ça, mais j'étais frappée par le fait que Lacan prend beaucoup de précautions et même se justifie dans ce travail de montrer l'important de la scène.

On peut se demander pourquoi ? Mais on comprendra par la suite que vouloir parler du transfert à partir de l'amour grec avec ses caractéristiques ça ne va pas de soi. Ce n'est pas commode dit-il. Néanmoins il va dire que ce texte, *Le Banquet* dont il va questionner le statut. Vous savez un moment donné il va demander, est-ce une fiction, une fabrication ? Pourquoi ce genre ? Pourquoi cette loi du dialogue ? Il va dire que *Le Banquet* tout de même est une

introduction illuminante au transfert et nous propose alors selon lui un abord neuf, cru, paradoxal et bien loin du commentaire universitaire nous prévient-il.

Ce qui va intéresser Lacan d'emblée c'est un point très précis, c'est le discours entre Alcibiade et Socrate. Ce qui l'intéresse c'est ce qui va faire désordre, rupture dans les règles, les rites du Banquet, du *Sumpósion*. Ce qui l'intéresse c'est ce qui va faire irruption grâce à l'entrée d'Alcibiade et de son discours ce qui va être son dire, le dire d'Alcibiade dont Lacan souligne d'emblée le caractère scandaleux. Pourquoi scandaleux ? Qu'est-ce que raconte Alcibiade paré de sa beauté ? Ce qui n'est pas rien comme remarque. Vu le fait que la beauté traverse tout...la question de la beauté traverse tout *Le Banquet* et la fonction de la beauté a été dégagée par Lacan dans le séminaire précédent comme je disais. Alcibiade raconte qu'il n'arrive pas, malgré ses efforts, malgré ses efforts de séduction, à ce que Socrate, qui pourtant l'aimait, consente à le baiser.

Voilà le discours qui fait irruption dans cette assemblée de savants, de maîtres, voilà le discours qui va intéresser Lacan. Pourquoi ? Parce que si *Le Banquet* est un texte qui pose la question de savoir à quoi ça sert d'être savant en amour, Lacan comme Marguerite de Navarre, va privilégier, va privilégier ceux qui parlent de quelque chose qu'ils ont eu le temps de vivre. Autrement dit, en ce qui nous concerne ici, Alcibiade, Socrate et pour finir Lacan lui-même comme il le dit à la fin de la leçon précédente, pour ce qui d'aimer et de savoir ce que c'est d'aimer tout comme Socrate j'en sais quelque chose.

Avec Alcibiade et la rupture de la règle du *Banquet* mais aussi changement de la teneur du discours. J'ai envie de dire qu'on passe de la théorie à la pratique, il y a quelque chose d'autre ici qui fait irruption et qui va peut-être au-delà du savoir ou fait trou dans le savoir. Lacan va se servir du *Banquet*, j'insiste là-dessus pour éclairer la question du rapport de l'amour avec le transfert en se proposant de traiter justement l'articulation des autres discours du *Banquet* et avec l'irruption d'Alcibiade. Irruption c'est le terme de Lacan vous vous souvenez de ça.

Pour ce faire Lacan interroge la structure même du *Banquet*. Pourquoi cette loi du dialogue pour parler de l'amour ? Pourquoi ça passe par la parole par cet « enregistrement sur cervelle » qui est une formule formidable, évidemment que ça parle de la tradition de transmission orale en Grèce mais ça parle aussi et Lacan va le pointer tout de suite « l'enregistrement sur cervelle », c'est aussi ce qui se passe dans une séance d'analyse. Et donc il va dire qu'il va prendre *Le Banquet* comme un compte rendu de séances analytiques. Alors c'est intéressant parce qu'il va utiliser, il va dire ça mais aussi pour mettre en valeur cette articulation recherchée entre les autres discours et celui d'Alcibiade mais en ce qui concerne la séance, pourquoi est-ce qu'il pense que c'est un compte rendu d'une séance d'analyse, il va dire en effet « *c'est de quelque chose comme cela qu'il s'agit puisqu'à mesure que progressent et que se succèdent les contributions des différents participants à ce banquet, quelque chose s'y passe qui est l'éclairement successif de chacun de ces flashes par celui qui suit* ». Je fais une coupure ici dans la citation parce qu'on peut se demander si on ne peut pas reconnaître ici le fonctionnement de la chaîne signifiante avec ces effets d'après-coup. Y a un discours qui éclaire l'autre. Puis à la fin, je reprends la citation, « quelque chose qui nous est reporté vraiment comme cette sorte de fait brut voire gênant, l'irruption de la vie » là-dedans, la présence d'Alcibiade. Et c'est à nous de comprendre quel sens il y a justement dans ce discours d'Alcibiade. Je crois qu'ici il faut faire attention aux termes employés par Lacan,

irruption d'un fait brut de la vie et puis présence, il y a là quelque chose qui a aussi un rapport au corps et aussi à la beauté. D'autres commentateurs du *Banquet* vont dire quelque chose du même ordre. Ils vont dire que cette arrivée d'Alcibiade c'est comme une explosion, c'est très parlant ça. Et en effet, il y a irruption et coupure et ce qui fait irruption là c'est un autre ordre par rapport aux autres discours et dont il faut comprendre le sens. Voilà la perspective que Lacan nous ouvre pour traiter l'amour et le transfert à partir du *Banquet*.

Deux personnages donc, Alcibiade dont Lacan vente la beauté et l'intelligence, la séduction mais aussi la trahison. Et puis Socrate dont l'action à l'amour, c'est une drôle d'expression ça, c'est ce qui rend le *Banquet*, c'est ce qui rend le *Banquet* qui en fait spécialement référence à cette action de l'amour, cette action à l'amour de Socrate, un témoignage si important. C'est par rapport à la position de Socrate que *Le Banquet* est un témoignage si important.

Mais quelle est la position de Socrate ?

Donc vous voyez les deux personnages c'est d'abord Alcibiade dans l'irruption qu'il va faire, dans la coupure et ensuite l'action de Socrate à l'amour. Socrate est celui qui dit ne rien savoir en somme que cette petite chose de science que celles des choses de l'amour. Socrate prétend n'être savant en rien d'autre, Socrate pourtant souligne Lacan ne dit presque rien en son nom, comme vous savez il va parler au nom de Diotime. J'ai ramassé ici les citations qui peuvent nous faire entendre la répétition de ce rien, de ce presque rien qui est pourtant essentiel et autour duquel selon Lacan on commence à parler vraiment du sujet de l'amour. Pour parler de l'amour, pour être savant en amour il faut commencer parce ce presque rien.

Que dit Socrate, il dit que l'amour n'est pas chose divine que cela relève d'autre chose et se propose à faire entendre la vérité sur l'amour. Je ne vais pas rentrer là aujourd'hui dans la teneur propre du discours de Socrate, on va voir ça par la suite.

Ici Lacan va planter le décor, la toile de fond qui, en effet, n'est pas commode, car comme je disais à l'instant, le décor c'est l'amour grec, c'est ça le contexte dit Lacan. Ce qui apporte déjà un fond d'érotisme permanent sur lequel ces discours sur l'amour se détachent. C'est important de faire remarquer ça qu'il y avait de l'érotisme dans l'affaire, c'est pas dissocié.

C'est Eros tout de même !

Ici s'ouvre une série de questions qui doivent nous intéresser, qui peuvent et qui doivent nous intéresser.

C'est quoi l'amour grec ?

En quoi est-il susceptible de nous enseigner à partir de sa fonction de sublimation et de son articulation avec la beauté qui le caractérise ?

En quoi peut-il nous éclairer sur l'amour du transfert et par ricochet c'est quoi l'amour aujourd'hui ? Question délicate pour le moins mais que Lacan n'évite pas. Alors, allons-y pas à pas car il n'est pas aisé de se référer d'autant moins je dirais pour nous, sujet moderne, de nous rendre compte de ce que c'était cet amour grec.

L'amour grec c'est l'amour des beaux garçons. Sur le plan de l'amour il n'y avait que ça nous dit Lacan. Il n'y avait pas de consensus là-dessus mais cet amour des garçons était très bien vu par la partie totalitaire de la Grèce. Et cela devenait un service commandé, il fallait y aller, il

fallait passer par là. Alors ça peut être une remarque minime ça, c'était adoubé par la partie totalitaire de la Grèce. Mais je crois qu'il faut peut-être souligner cette affinité du totalitarisme avec cette perversion qui fait le choix d'un objet narcissique dans l'entre soi d'une société de maîtres comme on verra par la suite. On va voir ça tout à l'heure.

C'est un totalitarisme, aussi dans le sens où ça, on peut faire le rapport avec quelque chose qui va venir perpétuer cette société de maîtres.

Mais à quoi ça correspond cet amour des garçons ?

Je vais mettre un peu l'accent sur les choses qui m'ont fait difficulté à moi, en espérant que je puisse vous éclairer quelque peu.

Cela a une fonction analogue dans la société que l'amour courtois. C'est-à-dire de l'ordre et de la fonction de la sublimation. Cette perversion nous dit Lacan tout de suite, c'est un fait de culture. On va s'arrêter là-dessus.

C'est quoi la sublimation ?

Rappelons-nous ce que nous dit Freud dans l'introduction à la psychanalyse. Je vais citer cette citation courte, mais ça permet de nous situer. « *la sublimation consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé au plaisir partiel ou à celui qui procure l'acte de procréation, la remplace par un autre but, présentant avec le premier des rapports génétiques, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social* ». Donc c'est assez précis et ça nous donne une idée aussi de la fonction de l'idéal, de l'idéalisation dans ce processus.

Lacan, en suivant l'articulation de Freud, dira lors d'un de ses séminaires, pour faire comprendre, il dira ceci : « *pour l'instant je ne baise pas, je vous parle. Eh bien je peux avoir exactement la même satisfaction qui si je baisais* ». Cet exemple donné par Lacan est éclairant et met l'accent sur un autre aspect de la sublimation. L'inhibition de la pulsion quant au but, sexuel, et son remplacement par un autre but, donc social comme disait Freud, produit une satisfaction de la même intensité. Ça c'est important. Un autre aspect qu'il faut souligner est que la pulsion sexuelle, dans ce processus de sublimation, peut venir se satisfaire directement, sans refoulement, sans passer par le refoulement. En fait, ces pulsions sexuelles non refoulées, qui donnent lieu à la sublimation, et fournissent, selon Freud, les forces utilisables pour le travail culturel. Gardons ça en mémoire, sans passer par le refoulement, une satisfaction qui est du même ordre que l'ordre sexuel, mais sans passer par le refoulement, autrement dit par la formation du symptôme. Donc ce processus de sublimation, suppose une dé-sexualisation des pulsions, en tout cas de la pulsion sexuelle.

Mais d'où vient cette affaire ?

Alors ça c'est très intéressant, parce que Freud met en exergue que la pulsion sexuelle est incapable de produire la satisfaction complète. C'est de cette incapacité assujettie aux premières exigences de la civilisation qui s'inaugure, selon Freud, l'élan créateur et la possibilité de faire œuvre, cela grâce à la sublimation. Alors je trouve cela intéressant parce que comme vous voyez, Freud le premier, marque la sexualité humaine d'un défaut originaire, pas capable d'une satisfaction complète. Il marque donc la sexualité humaine d'une incapacité liée selon lui à la nature même de la pulsion sexuelle, mais qu'il va théoriser en rapport aux obstacles opposés par la civilisation.

Lacan va théoriser cela tout à fait autrement. Il va théoriser ça, ce défaut originel, à partir des effets du signifiant, de l'entrée du sujet dans le langage. C'est le signifiant qui crée le vide,

engendre le manque et la sublimation travaille avec ce manque qui porte à créer. C'est le signifiant, et ses effets, qui vont être la cause de ce trou.

Je vous rappelle ça parce que ça va être important pour comprendre la fonction de sublimation de l'amour courtois dont Lacan va nous parler.

Alors dans l'amour courtois, qu'est-ce qu'il se passe qui peut nous éclairer ?

La femme est idéalisée, ce qui rend la jouissance impossible. La clinique nous enseigne ça, en dehors de l'amour courtois, quand une femme pour un homme est très idéalisée, il n'arrive pas à lui faire l'amour, ça peut arriver. La dame est mise à la place de la Chose, de Das Ding, de ce qui ne peut pas être symbolisé par le langage, ce qui fait trou dans la représentation.

Et l'œuvre de poètes, de troubadours, vient border ce trou, l'illuminer et introduire par le poème quelque chose de l'ordre de la jouissance du signifiant, là d'où elle était exclue. Le poème, l'œuvre artistique dit Lacan, vient leurrer le sujet au lieu de la Chose, au lieu de Das Ding, là où quelque chose ne peut pas être symbolisé par le langage, ce trou, et à la divinité de quoi est élevée la dame de l'amour courtois, dans une sublimation qui est codifiée culturellement, donc fonction de sublimation. A la place de ce trou, il y a une sublimation, il y a une création artistique. On peut dire ça comme ça très succinctement. Je vais aller comme ça, tout droit, parce que je que je suis en train d'essayer de dire là, ces incises conceptuelles, c'est pour essayer de comprendre de quoi il s'agit, de quoi Lacan veut nous parler dans cette affaire.

Alors, et la perversion ? il faut souligner d'emblée que ce sont les mêmes composantes pulsionnelles non refoulées qu'engagent certains sur les voies de la perversion. On parlait de ça au niveau de la sublimation, mais ça peut aussi, ces pulsions non refoulées peuvent engager certains sur les voies de la perversion, parce que justement la perversion va relever d'un autre mécanisme que le refoulement. Et d'où, peut-être, le voisinage entre perversion et sublimation. Mais il ne faut pas oublier que la perversion s'engage sur un déni, un déni de la castration symbolique justement.

Alors comment définir la perversion de façon que cela nous serve pour saisir de quoi il s'agit dans l'amour grec ?

Je vais prendre une définition succincte, proposée par Charles Melman, mais qui me semble très opératoire pour ce qui nous intéresse ici. Il dit la chose suivante, très court : « *il y a perversion chaque fois que l'instance phallique se trouve traitée à l'égal d'un objet introduit et manipulable dans le champ de la réalité* ». Ça donne le cadre. Cette définition minimale et rigoureuse, peut nous aider à lire le fétichisme, qui est le modèle princeps de la perversion, ainsi que l'homosexualité car, poursuit Melman « *quel est cet objet qui peut être ainsi introduit dans la réalité ? Le premier, le plus fréquenté, le plus célèbre, le plus vénéré, il est clair que c'est ordinairement l'organe mâle, mais dans cette disposition qui ferait qu'il serait introduit dans le champ de la réalité, non plus comme semblant, mais comme égal du plus de jouir, c'est-à-dire de ce qui est perdu par l'action du fantasme, l'objet, et susceptible d'apporter une jouissance sans pareille, plus satisfaisante que la jouissance promue par la castration* ». Voilà, ça explicite un peu plus.

Parce que, dans cette partie de la leçon, il y a une espèce de bloc, et j'essaye par ces incises conceptuelles de lire au mieux ce passage qui concerne la relation de la perversion avec la culture et la sublimation. Parce que si on ne comprend pas ça, on ne va pas comprendre la fonction de l'amour grec, il me semble.

Alors reprenons Lacan quand il affirme que l'amour grec est un fait de culture. « *C'est dans le milieu de maitres de la Grèce, au milieu de gens d'une certaine classe, au niveau où règne et s'élabore la culture, que cet amour est mis en pratique. Il est évidemment le grand centre d'élaboration des relations inter humaines* ». Rien que ça.

Alors je vais à nouveau faire appel à ce que Melman va dire dans son séminaire « Problèmes posés à la psychanalyse » pour nous éclairer un petit peu.

C'est presque un dialogue avec Lacan quand on voit la façon dont il s'y prend. « Il s'agit dans cette cité grecque, dit Melman, d'une société de maîtres ». Pourquoi ? ça veut dire quoi ? C'est une société de maître parce que le grand Autre est représenté par les esclaves. Du même coup, le lieu où s'applique le désir ne peut être repérable qu'au sein même de la cité, porté sur les membres mêmes de la cité. C'est-à-dire que ce ne peut être qu'un désir narcissique dans son choix, dans son objet, et c'est bien pourquoi c'est une cité homosexuelle. Voyez la dimension que ça prend. On n'a pas une passion, un d'intérêt pour un esclave, on a d'intérêt que pour le jeune de son propre rang.

C'est entre maîtres que ça se passe, que ça se passe cet amour homosexuel, qui exclu là quelque chose de l'altérité.

Il y a ensuite ce passage, et c'est pour cela que je vous parlais tout à l'heure d'un bloc, où Lacan va faire une distinction entre névrose et perversion en s'appuyant sur la différence entre société et culture. Et peut être qu'on pourrait lire ici plutôt différence entre civilisation et culture.

C'est une phrase là encore très courte mais qui nous donne du travail : « *si la société entraîne par son effet de censure, une forme de désagrégation, qui s'appelle la névrose, c'est en un sens contraire d'élaboration, de construction, de sublimation, disons le mot, que peut se concevoir la perversion quand elle est le produit de la culture* ».

Quand même !

Je ne sais pas si vous avez très clair en tête cette division, cette différence qu'on peut faire entre civilisation d'un côté et culture de l'autre.

Je vais vous rappeler très succinctement, là encore, la culture comme un ensemble des formes acquises des comportements dans les sociétés humaines et la civilisation, qui implique une valeur normative d'hiérarchisation et qui peut évoquer, y compris une échelle de culture. Une culture plus ou moins civilisée...on dit les choses comme ça.

On comprend aisément que la civilisation peut mettre le sujet face à une censure qu'il ne peut pas assumer. C'est ce que Lacan va dire dans *Malaise dans la civilisation*. Il en a subi certaines, mais étant mal à l'aise *Malaise dans la civilisation*, n'est-ce pas ?

Mais comment entendre la perversion dans ses rapports avec la sublimation quand elle est un fait de culture ? Ça, c'est une précision de Lacan.

Qu'est ce qui est sublimé ? Ce que j'entends, on peut en discuter après, ce n'est pas la perversion qui peut être discutée, c'est une perversion. Mais ce qui peut être discuté, c'est le fait qu'elle exerce cette fonction de sublimation quand elle est un produit de la culture.

Qu'est ce qui est sublimé au nom d'un idéal qui, comme nous le savons, habite le pervers dans son clivage ? Ça nous étonne toujours et je dirais à tort de voir que plus l'idéal est grandiloquent, plus le risque de la perversion n'est pas loin. On a plusieurs exemples dans notre histoire récente et moins récente.

Alors est-ce une sublimation, cet amour des garçons dans cette société de maîtres où les choix d'objets narcissiques prédominent ?

Mais de quelle sorte ? Je vais vous demander de garder la question un instant et poursuivre le fil de Lacan. Il n'éluide pas la question de la perversion, bien au contraire.

Cela n'empêche pas, dit-il, toute sublimation qu'il soit, que l'amour grec ne reste une perversion. « *L'homosexualité n'en reste pas moins ce que c'était, une perversion* ». Voyez la difficulté de traiter ce texte de Lacan aujourd'hui. Parce que dire ça, c'est peut-être, peut être non, c'est entendu comme un gros mot. On ne peut pas sortir ça n'importe où.

Voilà la difficulté dans laquelle nous sommes. Et c'est intéressant parce que vous voyez qu'il y a une différence de l'homosexualité grecque comme perversion dans sa fonction, dans la culture. Il y a une différence de l'homosexualité du temps de Lacan qui n'est plus à la page, comme on dit.

Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'on va dire de l'homosexualité ? A quoi cela correspond quand son caractère transgressif, d'écart n'est plus de mise ? C'est plus pris comme ça l'homosexualité aujourd'hui, en tout cas dans la culture justement. Parce qu'il faut savoir que le mot perversion à l'origine, c'est ça, c'est renversement. C'est une vraie question clinique aujourd'hui, ça, la norme a changé de camp et on va voir ses effets dans la clinique de la névrose, notamment d'hystérie, quand le fantasme du névrosé acquiert droit de cité, ou quand l'appel du marché est celui de la présentification de l'objet à jouir, sans délai, dans ce qu'on pourrait appeler une perversion généralisée. Et on peut même se demander dans ce contexte quid alors de la sublimation ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Voyez, cela pose problème, cette présentification à outrance de l'objet quand la perversion n'est pas un fait de culture, mais, peut-être, dans notre contemporanéité, serait-elle, la perversion, devenue un fait de civilisation ?

Je joue avec les mots, mais pas tant que ça. On pourra en discuter.

Alors ce qui est étonnant, c'est que Lacan va dire que la structure de la perversion du temps de la Grèce antique est la même que la structure de l'homosexualité de son temps. Mais, il y a une différence. Et la différence, vous vous rappelez, il va dire c'est la qualité des objets.

Ça veut dire que les garçons, ils sont plus beaux. C'est l'articulation avec la beauté qui manque. Donc là, vous voyez, on était en train de parler de la perversion dans sa fonction de sublimation. Ici, il y a un autre terme qui va entrer en jeu, qui est la fonction de la beauté. Mais, là encore, je vais sursoir parce que cette fonction de la beauté va revenir après. Je préfère suivre la séquence du texte de Lacan.

Alors ensuite, il y a un passage très ironique de Lacan parce qu'il dit ce n'est pas parce que Socrate, dans *Le Banquet*, fait parler une femme, Diotime, que ça veut dire que cela implique un hommage à la femme. Là, c'est l'argument qu'on lui sert.

Et Lacan dit très précisément que les femmes n'avaient pas besoin de ça. Elles avaient leur place et avaient un rôle actif dans l'amour. Il va même dire qu'elles avaient leur *vraie* place. Et c'était quoi ? « *Elles exigeaient leur dû. Elles attaquaient l'homme* ». Ce qui ferait la différence avec la femme moderne dit Lacan. Je crois que c'est parce qu'il n'avait pas connu le mouvement MeToo. Mais est-ce que les femmes aujourd'hui ont leur vraie place ? Ça aussi, c'est une autre question. Ou est-ce qu'on leur fait jouer autre chose ? En tout cas, du côté de la Grèce, vous savez, toutes ces fils que j'ouvre là, on pourrait discuter longtemps, mais ce n'est pas le but. Du côté des femmes, dans la Grèce antique, c'était cru, dit Lacan. C'est intéressant ce mot cru.

Tant est si bien que l'amour savant s'est réfugié ailleurs, du côté des garçons. Cet amour savant qu'on pourrait désigner aussi comme de l'ordre d'une sublimation, justement. En tout cas, pour savoir ce que c'est d'être savant en amour qui est la question du *Banquet*, il faut partir de l'amour grec, c'est à dire de l'amour de l'école, de l'amour des écoliers.

Et c'est justement là, il me semble, que nous allons trouver l'articulation avec la sublimation. De quoi s'agit-il dans cet amour des écoliers ?

Je vais reprendre le dialogue de Melman avec Lacan parce qu'il n'était pas en train d'étudier le transfert avec nous, mais voilà ce qu'il nous dit : « *L'amour là mis en œuvre était un amour éducatif, un amour d'enseignant. Ce n'était pas un amour quelconque. Il avait une tâche. Il*

*fallait s'occuper de la formation, faire qu'il devienne lui-même beau et bon, c'est à dire l'introduire et introduire en lui cet emblème du savoir qui reste en dernier ressort le phallus. Le dispositif, nous dit Melman du même coup, pouvait paraître parfaitement naturel de cette homosexualité ainsi éducative, formatrice à proprement parler ».*

En tout cas, il est indéniable que l'éros, le désir et la sexualité imprègnent en profondeur les relations entre maîtres et disciples. Ici, c'est clair cette fonction de sublimation de l'amour grec. Il s'agit d'une homosexualité éducative, formatrice qui a trait tout de même à l'instance phallique qu'elle dénie, pourtant, dans sa dimension symbolique, mais dont elle n'est pas moins tributaire, du moins imaginativement, comme toute perversion d'ailleurs.

Les pervers, comme on sait, quoi qu'on en pense, restent la proie de l'instance phallique.

Alors en lisant ça, m'est venu à l'esprit un exemple clinique, il y a vraiment bien des années, je travaillais à l'époque dans un dispensaire, je recevais un garçon qui s'était fait abuser par son beau-père, il avait subi des attouchements sexuels et il venait me voir suite du fait qu'il a enfin pu quitter le domicile familial et prendre un peu son envol. Et là, il est venu parler de son malaise suite à ce qu'il a vécu avec ce beau-père. Et voilà-t-il pas qu'un jour, je reçois un coup de fil du beau-père en question, très gêné que ce garçon vienne me parler pour m'expliquer qu'il n'a rien fait de mal, qu'il a fait l'éducation sexuelle de ce garçon. Il n'y avait rien d'anormal, que ça faisait partie de son rôle.

Voilà un petit peu ce qui m'est revenu à l'esprit et qui peut nous donner une idée de ce dont il est question. Mais encore, si je vous parle de cet exemple, c'est pour souligner la différence quand même. Toute perversion, quand ça s'est produit, c'est un produit de la culture.

Alors j'ai parlé de cette homosexualité éducative, de cette sublimation parce que dans la suite Lacan va nous dire l'amour était très compliqué avec les femmes, c'était costaud l'affaire.

De quoi il parle Lacan ici ? Je me suis dit que c'était peut-être quelque chose qu'il n'avait pas encore formulé comme tel, mais de la question du non rapport sexuel. « *L'amour de l'école grecque peut nous servir pour l'école de l'amour qui est notre objet* », dit Lacan. Mais ça ne peut plus servir de l'école de l'amour aujourd'hui, il ne faut pas recommencer.

Aujourd'hui, l'amour est désengrené avec la beauté, c'est désarticulé. Il n'est plus dans le même engrenage que la beauté.

Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Vous voyez l'importance là de la beauté. Alors je me suis reportée, à tort ou à raison, mais c'est ce que j'avais sous la main, je dois vous dire, sur cette fonction, aussi, parce que Lacan va parler de ça dans le séminaire, cette fonction tragique de la beauté. Et c'est vrai qu'ici il faudrait se rapporter à tout le travail que Lacan fait sur les phénomènes du beau, du beau dans son séminaire sur *l'Éthique* à partir de la tragédie d'Antigone, dont je vais donner quelques aperçus rapides ici.

Pourquoi Antigone ?

Pourquoi traiter de la question de la beauté chez Antigone ?

Parce qu'Antigone, sa visée, était la seconde mort, ce qui se révèle par un phénomène du beau. Le désir pour Antigone est un désir pur, désir de rien, vous voyez le rien qui revient. Désir de mort du désir qui vise un réel par la voie du symbolique. Le phénomène du beau révèle et réfracte le désir. Et c'est ce désir éclaté, monstrueux, beau qu'Antigone révèle et incarne.

Dans *l'Éthique*, le beau est un détour nécessaire. Le beau s'acquitte d'une fonction et d'un effet, fonction de rempart et effet d'affaiblissement du désir. Ce détour nécessaire concerne donc la question de désir et va au-delà du bien. La dimension du bien dresse une muraille puissante et essentielle sur la voie de notre désir. Alors que le beau dépasse les bornes.

Le beau lui, indique le champ de la destruction. En séance, par exemple, l'évocation des questions esthétiques, l'évocation de l'art, peuvent dissimuler des pulsions destructives de la part du patient. Le beau apparaît ici aussi bien comme indice visé et comme rempart, couverture, défense, contre ce champ qui va au-delà du bien. Ce champ de la destruction.

L'amour aujourd'hui n'est plus accordé du côté de la tragédie mais du lyrisme, au niveau de la fiction, au niveau du cinéma nous dit Lacan.

Autrement dit l'amour aujourd'hui relève de l'imaginaire et non pas de ce que..., autrement dit l'amour relève aujourd'hui de l'imaginaire, c'est l'amour relève toujours de l'imaginaire mais peut-être d'une façon accentuée aujourd'hui et non pas de ce que la tragédie articule du registre du réel et du symbolique et où la beauté prend sa part. Si la beauté est tragique, l'amour est comique, comme Lacan va développer plus tard.

Alors, je suis en train de terminer, il a fallu ce parcours, et même ce détour, pour que Lacan arrive à la fin de la leçon à extraire du banquet les deux termes qui vont lui permettre de traiter l'amour du transfert.

L'amour grec nous permet de dégager dans la relation d'amour les deux partenaires au neutre. Je veux dire quelque chose de pur, qui s'exprime naturellement au genre masculin. C'est de permettre d'abord d'articuler ce qui se passe dans l'amour au niveau de ce couple que sont respectivement l'amant et l'aimé. Voilà les deux termes que Lacan va extraire du banquet et qui vont être très utiles dans son travail sur le transfert. Lacan continue : nous y verrons articuler en clair et dans des formules que sont proprement celles auxquelles nous avons abouties l'amant comme sujet du désir et l'aimé celui qui dans le couple est le seul à avoir quelque chose. Comme je disais au début, au-delà d'Alcibiade et de Socrate, les vrais deux personnages sont l'amant et l'aimé.

Le sujet du désir d'une part, l'amant, est celui qui a quelque chose. Ce qu'il a, l'aimé, a en rapport avec ce que le sujet du désir manque. Cela tourne autour du même objet. Mais c'est toujours un objet inadéquat. Pourquoi inadéquat, parce que l'objet du désir, l'objet cause est de l'ordre d'un manque. Ce qui détermine sa structure de métonymie. Le désir est toujours désir d'autre chose. La dialectique de l'amour, celle de Socrate nous permet de saisir le moment de bascule, de retournement où de la conjonction du désir avec son objet en tant qu'inadéquat doit surgir cette signification qui s'appelle l'amour.

C'est une très très belle définition de l'amour. Mais averti Lacan impossible sans avoir saisi dans certaine articulation ce qu'elle comporte de condition dans le symbolique, l'imaginaire et le réel, nous sommes en 1960, impossible donc de saisir ce dont il s'agit. A savoir en ce qui concerne le transfert de mesurer de comparer ce qu'elle est entre ce transfert et l'amour. La part de ce qu'il faut leur attribuer à chacun et réciproquement d'illusion et de vertu.

Voilà où il nous laisse à la fin de cette leçon, sur l'articulation du désir l'objet de l'amour et de comment il saisit l'articulation RSI, qui est ce qu'il propose comme condition pour distinguer entre amour et transfert la part d'illusion et de vérité pour chacun. Ce qui équivaut à dire qu'il y en a à la fois de l'illusion et de la vérité dans les deux cas.

Voilà affaire à suivre. J'espère que ça vous a apporté quelques lumières dans cette leçon qui n'est pas commode, on va dire ça comme ça.

-S. Thibierge : Angela merci beaucoup franchement parce que cette leçon n'est pas commode non effectivement parce que elle pose un certain nombre de questions qui vont être dépliées plus tard pour une bonne part d'entre elles dans le cours du séminaire. Mais tu les as reprises ces questions avec une grande justesse, une grande finesse dont je te remercie parce que ça a dû quand même éclairer pas mal d'entre vous.

Vous avez travaillé la leçon ? Donc je ne sais pas comment vous l'avez perçue, mais enfin c'est vrai qu'elle est dans son apparente facilité. Parce qu'au premier abord elle n'a pas l'air très difficile, on a l'impression que Lacan nous dit bon voilà faites un effort, lisez le banquet vous allez voir c'est un texte quand même assez spécial, plus que vous ne le pensez. Il a envie de convaincre son auditoire, on imagine bien que l'auditoire devait quand même être un petit peu interloqué de ce que Lacan amenait comme ça en ce début de séminaire.

Et comme tu l'as très justement souligné, en plus Lacan veut nous faire entendre, on ne va pas dire nous faire avaler si j'ose dire, que le transfert on va l'élucider en travaillant l'amour grec, autrement dit l'amour homosexuel. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il veut nous faire, il veut nous vendre un truc pareil mais c'est quoi alors ?

Alors je pense que, c'est vrai que c'est complètement..., évidemment aujourd'hui on a 60 ans de recul par rapport à ça. Mais au moment où il l'a sorti et c'est pour ça que vraiment je te remercie d'avoir déplié les choses comme tu l'as fait.

Au moment où Lacan a commencé un séminaire sur le transfert de cette façon, c'était sacrément osé. Mais c'était à la dimension, si je puis dire, c'était à la mesure de ce à quoi il s'attaquait, parce que tout de suite après l'éthique de la psychanalyse il embraye sur le transfert. Et le transfert, ne croyez pas, ne croyons pas que c'est quelque chose de..., c'est quelque chose de scandaleux, en fait. Et nous fermons les yeux, les oreilles, et tout ce qu'on peut par rapport à ce scandaleux. On ne veut pas en entendre parler. Et du coup, du coup évidemment ça nous rend difficile de travailler non seulement les questions que tu as évoquées, que Lacan évoque dans la leçon, mais ça nous rend difficile de travailler le transfert, c'est-à-dire la psychanalyse dont quand même nous sommes sensés avoir un peu la charge ou la pratique. Ça nous rend difficile. Alors il y a une chose par exemple que tu as très bien soulignée, c'est que, Lacan le dit comme ça, en passant, il n'insiste pas, mais ça a des conséquences énormes ce qu'il dit là. Il dit aujourd'hui l'amour n'est plus engrené, articulé à la beauté. Ah. Il dit regardez, vous verrez, l'amour c'est devenu, c'est devenu quoi effectivement ? Alors ça nous le savons, il suffit d'ouvrir les yeux, les oreilles aujourd'hui, l'amour est dégoulinant de bienveillance naïve, il faut bien le dire, stupide, mais absolument constante, à la radio, à la télévision, dans toute l'ambiance. Il y a de l'amour partout, je t'aime, tu m'aimes, on s'aime, c'est formidable, et de temps en temps il y a une espèce de cochon obscène qui vient tout d'un coup évoquer quelque chose de l'ordre du désir. Mais ça c'est insupportable aujourd'hui. Alors comment voulez-vous dans de telles..., et alors Lacan le dit, tu l'as très bien souligné l'amour est désengrené de la beauté, regardez et effectivement l'amour est, je vous le disais à l'instant, l'amour est partout aujourd'hui ça on ne peut pas le nier, je veux dire, je ne vais pas le redire, je l'ai dit il y a une minute. Et Lacan souligne la dimension comique de la chose. C'est comique, c'est grotesque, enfin c'est vraiment ridicule, ça fait rire. Le problème c'est que ce n'est pas si drôle que ça en fait parce que ça fait méconnaître complètement le rapport de l'amour à la beauté justement. Si Lacan va

s'intéresser tellement à l'amour grec, c'est que l'amour grec s'intéressait à la beauté, tragique. Tout de suite c'est tragique, tout de suite, parce que il ne s'agit pas seulement de le baiser le garçon, il ne s'agit pas seulement de tirer son coup et... Non. Il faut prendre en charge quelque chose, de très important. Tu l'as rappelé l'éducation pour les grecs c'est pas rien. C'est tout le rapport au réel et au symbolique. Donc c'est pas seulement une histoire de, je ne sais pas moi, de t'es plutôt bien fait, je te baise, non. C'est, c'est, derrière la question de la beauté il y a la question du réel, du symbole. Il y a toute la question qu'évoque Lacan du rapport, enfin dans l'éthique de la psychanalyse, du rapport au réel le plus effrayant et à la mort. Bon, tout ça aujourd'hui n'est pas audible, ce n'est pas audible aujourd'hui parce que nous sommes dans cette ambiance justement extrêmement comment dire, extrêmement... On est dans le comique, on est complètement fermé à la tragédie, on ne sait plus ce que c'est que la tragédie. C'est vrai. Quand vous lisez un peu les tragédies, si vous faites l'effort aujourd'hui, parce que ça ne nous vient pas spontanément aujourd'hui de lire ou d'aller au spectacle, car il y a des spectacles qui en portent encore quelque chose de la tragédie, vous remarquerez à quel point nous ne sommes pas au diapason de ça, plus du tout, plus du tout, mais alors la difficulté que ça nous pose c'est que ce rapport qu'il y avait entre l'amour et la beauté et qui est exemplifié de façon remarquable sur la scène du banquet de Platon, ce rapport, entre l'amour et la beauté, c'est là que va se situer, va être isolable, la question du transfert. C'est là. Alors ce qui est remarquable, c'est que c'est aussi là que s'isole la question du manque, tu le rappelais, donc la question du phallus. Et ça on ne peut pas y échapper. C'est pour ça que quand tu rappelais... Je suis désolé parce que je n'ai pas donné à mon propos une forme très suivie, mais je réagis à ce que tu disais très bien et puis je vous propose là des remarques pour introduire notre travail avec Angela sur ce séminaire, enfin, sur ce séminaire. La question du rapport entre l'amour et la beauté. La question de l'articulation entre les deux, qui passe par le manque, qui passe par cet objet qui va être complètement central, enfin central si on peut dire parce qu'il n'est pas centré, mais cet objet que Socrate recèle, il a cet objet et Alcibiade va le dire, il va le dire de façon très cru, il va dire si j'ai vraiment voulu qu'Alcibiade, plutôt que Socrate me baise c'est parce qu'il a ce truc, il l'a. C'est ça le secret de Socrate. Bon, vous êtes dans un truc qui n'est quand même pas très bien élevé quand on met les choses à ce niveau-là. C'est-à-dire Alcibiade va parler très cru, très crument. Ce qui vous explique d'ailleurs pourquoi le banquet, c'est quand même étonnant ce texte. Pendant des siècles, ça été transmis très bien, littéralement, sauf que la partie Alcibiade et Socrate, on l'enlevait. On l'enlevait, c'est-à-dire qu'on avait le droit au discours sur la dialectique qui s'élève vers les choses sublimes, mais quand entrait Alcibiade, là, on... Il y a même un passage très drôle où Lacan rappelle comment une dame, qui traduisait le banquet de Platon à l'époque de Racine, demande à Racine, qui devait connaître pas mal de grec quand même, elle lui demande : est-ce que vous pourriez regarder un petit peu ma traduction? Racine lui répond non, non, non, non, non. Non, non, non. Je ne veux pas m'occuper de ça. Racine c'était un homme certainement très intelligent et fin, mais il était aussi très chrétien et il n'avait pas tellement envie d'entendre parler de cette question, de ce qu'il y a au fond du transfert. Bon, en tout cas ça nous intéresse qu'il ait poliment refusé de s'occuper du passage justement où Alcibiade arrive.

Alors il y a une chose. J'en profite, je profite d'une des remarques là. Quand tu as dit la difficulté de parler aujourd'hui de la perversion de l'homosexualité, etcétera. Il faudra quand même qu'on se mette d'accord au début de ce travail sur le transfert. On ne va pas se compliquer la tâche en épousant spontanément l'ambiance de notre temps. On a le droit de

dire qu'effectivement si on ne peut pas faire tenir la réalité sans l'assurance qu'il y a du phallus réel pas loin de soi, on est dans la perversion. C'est vrai ça s'appelle comme ça. Et bien l'homosexualité en ce sens est, pas toujours, mais souvent une perversion. C'est vrai. On ne va pas se dire qu'on ne peut pas le dire sous prétexte que l'ambiance serait comme-ci ou comme-ça. C'est comme ça. Ce qui a un petit peu changé, c'est qu'à l'époque de Lacan, c'est simplement ça qui a changé, l'homosexualité était plutôt généralement une homosexualité assez clairement du côté de la perversion. C'est-à-dire que l'homosexualité était plus souvent à ce moment-là régulièrement du côté de la perversion. Ce qui ne signifie pas d'ailleurs du côté du mal. C'était du côté du mâle, mais pas du côté du mal (rires). Pardonnez-moi, c'est très mauvais. C'était pas du côté du mal, mais c'était plus clairement dans le registre de la perversion. Aujourd'hui l'homosexualité, étant donné que c'est devenu quelque chose de plus inséré dans le courant social, forcément a une pente hystérisée très forte, ce qui fait qu'on trouve aujourd'hui des homosexualités et pas toujours du côté de la perversion, du côté parfois et assez souvent même, du côté de l'hystérie, voire de la psychose, puisque la psychose est assez poreuse à ce qui fait l'ambiance d'une époque. Ça me fait penser encore à une autre remarque que tu as faite. Alors là peut-être je te proposerais une toute petite...comment dire ça... pas une objection...

-Angela Jesuino : « tu as le droit. »

-Stéphane Thibierge : « oui j'ai le droit... mais j'oublie ce que je voulais dire. Quand tu as dit à Athènes, c'est vrai Lacan le dit et il a raison pour autant que... je ne connais pas bien la question... mais à Athènes les femmes avaient leur vraie place. Il ne faut pas s'imaginer que parce qu'on aimait les hommes on laissait les femmes de côté. Et il ajoute même « elle réclamait leur dû », elles attaquaient l'homme. Et là tu as dit "Me too". Mais ce n'est pas comme "Me too" qu'elles attaquaient l'homme.

-A. Jesuino : Non bien sûr, tu as tout à fait raison, j'y ai pensé aussi, n'est-ce pas!, j'ai fait un raccourci.»

Stéphane Thibierge : « Elles attaquaient l'homme » c'est-à-dire qu'elles allaient droit à l'organe, c'est ça qu'elles voulaient et elles ne se gênaient pas pour aller l'attraper là où il était. Elles avaient leur vraie place dit Lacan. C'est aussi l'indice que, comme il le dit très bien, il n'y a jamais rien de plus caractéristique et de plus cru concernant les entreprises si je puis dire, des femmes, c'est bien justement pour ça que l'amour savant, si je puis dire, se réfugiait ailleurs. Et il se réfugiait ailleurs avec une autre question, une question d'ailleurs qui ne met pas de côté les femmes spécialement, ça les mettait de côté à Athènes parce que à Athènes c'était comme ça, mais les femmes n'étaient pas du tout, n'ont jamais été mises en dehors des questions liées à l'interrogation de l'objet, à l'interrogation du transfert, à tout ce qui est en jeu dans Le Banquet. La preuve c'est que quand Lacan parlera de l'éthique et de la sublimation, de la chose, etc, il va parler de la dame dans l'amour courtois. Donc ce n'est pas une question d'homme ou de femme. Mais là c'est vrai que je crois que Lacan prend soin dans cette leçon que tu as vraiment bien dépliée et avec beaucoup de précisions, il faut t'en remercier, ce que Lacan prend soin de souligner c'est... je crois qu'il veut encourager son auditoire à prendre

la mesure du caractère véritablement extraordinaire de ce texte de Platon sur le fond de ce qui nous intéresse dans la psychanalyse. La psychanalyse met au jour, révèle des choses qui ne sont pas évidentes à mettre au jour. Et ce n'est pas si fréquent les œuvres de la culture justement qui nous permettent de nous mettre au diapason de la psychanalyse. Il n'y en a pas énormément puisque, notamment dans la littérature, on ne tombe pas tous les jours sur une espèce d'objet incandescent comme *Le Banquet de Platon*. Mais c'est évidemment recouvert par beaucoup de propos, de préalables scolaires éventuellement ou autres, ce qui fait qu'on n'en mesure pas tout de suite toute la portée. Mais je vous le recommande, si vous n'avez pas encore lu *Le Banquet* lisez le, c'est absolument indispensable. Et quand vous le lirez, aillez en tête cette leçon de Lacan et dites-vous que vous avez à faire à un brûlot. Vraiment. Un truc qui brûle, qui est... Où Platon, le génie de Platon il faut bien le dire, attrape quelque chose qui effectivement initie. C'est une initiation. Et comme toute initiation ça se mérite. Alors ça nous ramène à quelque chose, et puis je vais vous laisser si vous avez des questions, je ne vais pas être trop long, ça nous ramène au fait que la psychanalyse aussi c'est une initiation. Et comme le dit Lacan à plusieurs reprises, pas seulement dans ce séminaire mais dans d'autres, nous avons perdu tout à fait la notion, nous qui pensons que tout est à notre portée très facilement, que nous sommes... nous qui sommes très soucieux de ce qui nous est commode, nous avons un peu perdu le sens de l'initiation. Ce qui nous rend parfois difficile d'appréhender ce qui est en jeu dans la psychanalyse et notamment le transfert. Le transfert ça a un aspect de l'ordre de l'initiation. Qu'est-ce que j'entends par là ? Ce n'est pas compliqué : Ça veut dire que si quelqu'un n'en a pas fait l'expérience un peu travaillée, raisonnée, explicite sur lui-même il ne peut pas voir de quoi il s'agit. C'est tout, c'est clair. Vous parlez du transfert à quelqu'un qui ne l'a pas vécu, expérimenté sur lui, il ne pourra pas du tout penser autre chose que c'est un phénomène d'emprise. Et c'est aujourd'hui ce qu'on pense en gros du transfert. On s'en méfie beaucoup parce que ça nous apparaît comme de l'emprise. Ça vient porter atteinte à l'individu triomphant que nous sommes censé être les uns et les autres. Donc c'est de l'emprise. Mais pas du tout. Il suffit d'en faire l'expérience soi même pour voir qu'il n'y a pas d'emprise. A la fin, tu l'as lu d'ailleurs, Lacan va dire : « dans cet effet si étrange par son automatisme, qui s'appelle le transfert ». Si étrange, c'est vrai que c'est étrange quand même. Parler à quelqu'un qui vous donne la possibilité de parler, de fait de façon régulière, et vous êtes au fait de ça. Donc... il y aurait encore bcp de chose à dire. Je suis sûr que vous avez des remarques.

*Stéphane Thibierge* : Lacan à la fin du séminaire *Le désir et son interprétation*, il y a deux ou trois leçons où il parle de la perversion comme, justement des pervers comme, des gens qui par la sublimation, par un certain nombre de choses comme ça, inventent des formes nouvelles pour la culture. Ils sont critiqués par rapport aux formes trop usées d'identifications culturelles. Ils en inventent de nouvelles. Vous voyez, il ne s'agit pas du tout de dire : la perversion c'est caca. Non pas du tout. Il s'agit de reconnaître les choses en structure, c'est tout. Névrose, Psychose, Perversion, ça tient quand même pas mal la route. Alors il y a deux questions.

Question : j'ai trouvé très intéressant quand vous avez dit que la place de la femme c'est justement quand elle a le phallus.

*Stéphane Thibierge* : ce que Lacan relève, c'est que dans la société athénienne de l'époque du Banquet, les femmes, elles ne se gênaient pas pour aller le chercher. Elles attaquaient l'homme.

Question : Elles étaient propriétaires du phallus?

*Stéphane Thibierge* : Ça je ne sais pas, faudrait leur demander. Non, je crois que personne n'en n'est propriétaire, si j'ose dire il y a un nu propriétaire et il y a une éventuelle usufruitière. Ensuite on se débrouille.

question : Est-ce que ça veut dire que la présentification de l'objet de consommation est susceptible de provoquer la perversion ?

*Stéphane Thibierge* : Les objets de consommation peuvent tout à fait provoquer une petite perversion, qui n'est pas tellement intéressante. Avec le portable par exemple nous sommes tous pervers. Mais c'est une perversion pas très créative. Moyennement intéressante sur le plan clinique, sauf qu'elle crée une addiction. Et ça c'est très réussi.

Question inaudible

*Angela Jesuino* : c'est des petits fétiches qui nous accompagnent.

*Stéphane Thibierge* : vous avez raison d'évoquer les objets de consommation d'aujourd'hui. Ils nous donnent accès à une jouissance qui ne se prête pas facilement à la sublimation, même s'il y a des gens très doués pour utiliser n'importe quel outil, à des fins sublimatoires. Y compris certainement le téléphone portable. Mais ce n'est pas le problème. Aujourd'hui on favorise, c'est vrai, vous avez raison, une perversion ordinaire, disons, une petite perversion qui passe par des objets de consommation pas très élaborés. C'est quand même pas comparable avec une toile et puis ce qu'on fait avec une toile et de la peinture, ou bien ce qu'on fait avec de la musique ou de la littérature.

Question : Est-ce qu'on peut voir le Banquet sous l'ordre de la bisexualité, donc voir le Banquet comme un texte très moderne ? Parce que autant Alcibiade que Socrate sont mariés en fin de compte.

*Angela Jesuino* : Je ne sais pas si on parle beaucoup de la femme de Socrate, d'Alcibiade ou de Platon dans le texte. Dans le texte on parle surtout de beaux garçons et de l'Eros. Le texte parle de l'amour des garçons.

*Stéphane Thibierge* : Ce que vous évoquez, la bisexualité pourquoi pas, mais il y a surtout une différence de registre, dans la culture grecque classique. C'est-à-dire qu'il y a les hommes et les femmes, ça existe, c'est ce que souligne Lacan, c'est très présent. Mais quand il s'agit d'interroger les choses de l'amour, on va chercher un terrain moins cru. Parce que c'était assez cru, comme chez les romains aussi, c'était pareil. On va chercher quelque chose de plus sublimable. Et on va le chercher du côté des garçons.

*Angela Jesuino* : Des beaux garçons.

*Stéphane Thibierge* : Des beaux garçons oui

question : Justement l'amant et l'aimé, je pense que Lacan dit ça dans ce texte ci, c'est interchangeable. Ils changent de place non ?

*Stéphane Thibierge* : Pas toujours.

Question: Alcibiade donc c'est l'aimant, marqué par le manque, mais là, justement dans l'amour Grec, est-ce qu'on peut parler de manque, de désir ?

*Stéphane Thibierge* : Evidemment.

*Angela Jesuino* : On ne parle que de ça.

*Stéphane Thibierge* : Il faut lire le Banquet. Vous allez voir, c'est un texte incandescent. Angela l'a montré également. Il faut le dépoussiérer un peu.

Question : Quand vous parliez du fétichisme avec Charles Melman, vous parliez d'un objet qui est introduit dans le champ de la réalité, non plus comme un semblant, mais qui crée un plus de jouir. Si vous pouvez l'expliquer par rapport à la jouissance de la castration.

*Angela Jesuino* : Je vais vous répondre très rapidement. Prenons le fétichisme. Par exemple, le fétichisme de la chaussure. C'est formidable. Il a toujours l'objet à portée de main. Il n'a aucune complication. Il n'a pas besoin de séduire la femme, et de toutes les complications de l'amour. C'est la chaussure qui fait l'affaire. C'est une jouissance qui ne passe pas par les aléas de la castration. C'est comme si la question de l'objet perdu est réglée par un objet qui est là à disposition.

Question : qu'est-ce que vous voulez dire par jouissance de la castration ?

*Angela Jesuino* : Non, jouissance organisée par la castration. C'est-à-dire organisée par un manque. Dans la perversion, la jouissance n'est pas organisée par le manque.

Question : Ma question porte sur la fin de cette leçon, lorsque Lacan parle du moment de bascule, lorsqu'il y a la rencontre avec l'objet inadéquat et qu'il parle de ce moment comme entraînant le surgissement de l'amour. Ce qui me pose question, c'est : est-ce qu'avant cette bascule-là, il parle du transfert ? Qu'est-ce qu'il y a avant ce point de bascule où il y a l'amour ?

*Stéphane Thibierge* : Il faut lire le Banquet.

Question : oui, mais justement le moment de bascule c'est le moment où Alcibiade surgit ?

*Stéphane Thibierge* : Je n'ai plus le texte sous les yeux.

*Angela Jesuino* : C'est à la fin, lorsqu'il parle de la dialectique de Socrate qui montre ce point de bascule où le désir rencontre cet objet, qui est toujours inadéquat, et que c'est de cette inadéquation de l'objet et du désir, que surgit cette signification qui est l'amour.

S.T : Vous savez Alcibiade, il faut que vous vous renseignez sur Alcibiade. C'est un personnage un peu hors norme. Alcibiade donc, un très beau garçon, qui parle à Socrate, un très vilain garçon. Je veux dire il n'était pas beau Socrate. Il lui dit, j'ai toujours voulu de cet homme, en parlant de Socrate, jamais il s'est laissé faire etc... qu'est-ce qu'il a ? Et Alcibiade va vraiment le dire : « Il a quelque chose »

*Angela Jesuino* : Il dit qu'il est unique.

*Stéphane Thibierge* : Il dit qu'il est unique, qu'il a quelque chose et c'est pour ça que je voudrai qu'il me baise. Il le dit pratiquement comme ça. Et Socrate va lui répondre en venant mettre là de la parole, du symbolique et faire surgir la dimension de l'amour chez Alcibiade, en faisant état d'un savoir qu'il ne peut pas convertir en quelque chose qui viendrait satisfaire le désir d'Alcibiade. Énigme, atopie, aporie, difficulté... C'est étonnant aussi, tu l'as cité Angela aussi, Lacan n'hésite pas à dire, quand il se met lui-même...

*Angela Jesuino* : Ah oui quand il dit que des choses de l'amour, il en en sait quelque chose lui-même.

*Stéphane Thibierge* : Voilà, il y a Socrate

*Angela Jesuino* : Oui voilà, il y a Socrate Alcibiade et Lacan lui-même.

*Stéphane Thibierge* : voilà, il se met dans la série.

*Angela Jesuino* : Il en sait quelque chose, de l'amour. J'en sais quelque chose, tout comme Socrate, je sais quelque chose. Ca veut dire aussi qu'il sait quelque chose du manque.

*Stéphane Thibierge* : ça veut dire aussi qu'il a dû aller assez loin dans le fait d'expérimenter cette dimension de l'amour.

*Angela Jesuino* : oui c'est ça qui l'intéresse dans le discours d'Alcibiade et Socrate. C'est pas l'éloge de l'amour mais ce qu'ils ont vécu avec ça.